

L. D'ASCO
Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS
Lyon et Départements li-
mitrophes... Un an... Fr. 40
Départements non limités... — 42
Étranger... — 48

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6 — Placé des Terreaux — 6

LE BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK
Secrétaire de la Rédaction

INSECTIONS
CHEZ M. V. FOURNIER
44 — rue Confort — 44

VENTE EN GROS
chez M. ÉVRARD, rue de la République, 48

GRANDE RÉUNION ÉLECTORALE CHEZ MATOSSI NOS CANDIDATES

Vente justifiée : 19.000 Numéros

20.000 FR. S. V. P.

Le *Bavard* ignorait absolument qu'il existât de par le monde, dans un coin quelconque des Brotteaux, une demoiselle Caroline Croisade, il l'ignorait, par conséquent que cette demoiselle aurait la fâcheuse idée de lui intenter un procès parce qu'elle avait écrit un demi-mondain se permettant de porter le même nom qu'elle.

On a vingt-quatre heures pour maudire ses juges. Les délais étant passés, nous n'avons pas le droit de le faire, mais nous avons celui de le remercier de leur indulgence ; ils auraient pu, en effet, nous condamner, non à être pendus, mais à la prison et aux 20,000 de dommages-intérêts réclamés par Mlle Caroline Croisade. On s'est contenté de nous extirper, sans douleur, une dent de 1,500 francs.

Le *Bavard* est heureux de coopérer ainsi à grossir la dot de Mlle Croisade (Caroline).

Peu satisfaite du jugement est la rédaction du *Lyon Républicain*, qui a suivi, avec un intérêt que l'on comprend, les débats de cette affaire à laquelle elle était, paraît-il, particulièrement intéressée, par amitié pour Mlle Croisade et son honorable tuteur.

Il ne devait y avoir aucun autre intérêt, le vil métal n'étant point capable de tenter Lucien Jantet et le grand Auguste. Toutefois, cette intimité a lieu de nous surprendre, et nous serions fort aise de savoir si elle a précédé le procès ou si elle n'est que le résultat fortuit de la rencontre des plaignants avec ces messieurs, au cours de notre procès.

Le *Bavard* craint que l'amitié de Jantet (Lucien-Napoléon) pour Mlle Croisade et sa famille ne nuise à celle qu'il éprouve pour nous.

Rassurez-vous, ô Lucien !
Dites-nous que vous nous aimez encore, ô Napoléon !

LE BAVARD DE LYON

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M^r LOUIS ANDRIEUX

M^r Andrieux est l'homme du jour. Son nom a soulevé un tonnerre de bravos et de sifflets. La scène politique est pleine de lui ; au reste c'est un acteur habile. Tout Paris cabale contre lui ; il tient tête à Paris. Un conseil municipal qui est un autre État veut le renverser ; c'est un conflit, il en sort victorieux. Sa démission est un triomphe pour lui. Ses ennemis s'effrayent. Qu'a-t-il fait de si grand ? Nous l'ignorons, du moins nous ne voulons l'ignorer. Nous n'enregistrons que les clameurs. Et tous les préfets de police en ont soulevé. M. Caméscasse saura cela. M. Andrieux avait dit cet emploi, nécessaire d'après Morny, inutile d'après Kératry, à un défi jeté à Paris. On s'en souvient.

L'amnistie était demandée par Paris, la province l'eût acceptée en hésitant. Les esprits avaient besoin d'apaisement.

On voulait laver le sang des pavés : faute, crime ou fatalité on voulait effacer la Commune. Un homme s'éleva contre l'apaisement, un homme parla contre la clémence, un homme eut des paroles de haine pour ceux qui avaient des paroles d'amour. Cet homme est M^r Andrieux. Il croyait l'amnistie un danger ; il parlait au nom de la République ; on se regarda étonné ; on se souvint du farouche tribun d'autan. Sa parole fut écoutée pourtant.

Paris ne revit pas cette fois encore ses exilés. Paris devait maudire M^r Andrieux, Paris avait renversé M^r Gigot : on lui donna M^r Andrieux. Triste legs, tout autre eût sombré. M^r Andrieux résista. Du reste, il s'ennuya. Quand la grande voix de Gambetta demanda qu'on fit disparaître ce haiton de la guerre civile, M^r Andrieux vota l'amnistie.

Paris croit à l'échec de M^r Andrieux, Paris s'abuse, son nom sortira triomphant des urnes ; son collègue électoral est fait de petites villes : les petites villes n'épousent pas les rancunes des grandes. Il y a un abîme entre Paris et l'arbrèsles : le 21 août l'affirmera.

Une preuve, l'hésitation des compéti-

teurs : On a nommé M. Jules Roche, on a nommé M. Clavel, on a nommé M. Fouloux, on en a nommé trente autres. Au jour du scrutin en restera-t-il un ? C'est douteux. On ne court pas au-devant d'un échec quand cet échec est sans gloire. La politique le veut ainsi. Puis M^r Andrieux est une sirène : il charme, il séduit, il entraîne. Ses électeurs l'ont convoqué, il y a un an : il s'agissait de le pourfendre. Paris battait des mains, M^r Andrieux arrive : on applaudit : les sifflets s'étaient changés en bravos et ce fut l'accusé qui accusa.

L'élu de dimanche prochain, est un bel homme, figure hautaine et énergique : le regard droit, la bouche dédaigneuse, une moustache en pointe : une moustache de soldat, le front vaste ; de la carrure ; un athlète : l'athlète de la démocratie. Il a de la distinction, des manières : c'est un homme du monde. Il n'est pas ennemi d'une douce gaîté : son austérité n'est point farouche ; il est jeune : un sourire de femme sait le ravir. Les tribuns de la grande époque étaient des lions : de jolies doigts roses ont caressé leurs crinières ; l'histoire le dit : Lucy ne domine pas Camille Desmoulins.

M^r Andrieux nous est connu ; c'est un enfant du pays ; un enfant terrible. Louis Andrieux est né en 1838, à Trévoux. Son père est l'un des plus retors avoués du barreau de Lyon. Il envoya son fils à Paris, il y fit ses études, il revint à Lyon et se fit inscrire au barreau.

Éloquent, la parole chaude et vibrante, le geste plein d'ampleur, la voix forte et mordante, il conquit la renommée. Il sortit du rôle judiciaire, il devint avocat politique. C'est défendant le droit, le peuple est victime, le peuple crie justice : se faire l'avocat du peuple, c'est encore défendre la justice ; on touchait aux derniers jours de l'Empire : il se fit l'accusateur du régime impérial. Il était violent, on l'écouloit, il avait l'énergie que donnent la jeunesse et la conscience du devoir accompli. C'était une grande époque, une sorte de renaissance politique. M^r Andrieux fut le champion des réunions publiques, aux élections de 1869, il se dépensa. On se le rappelle, cette réunion de l'Alcazar, au 24 février 1870. Une date que l'Empire n'aimait pas. Il faisait une conférence sur les chants nationaux ; il parla de ce fameux : *Partant pour la Syrie*, il dit : « Ce n'est pas la plus mauvaise œuvre de la reine Hortense, mais on se demande si pour celle-là, comme pour les autres, elle s'est adjoint des collaborateurs. » L'allusion était méchante ; la foule la comprit. C'est avec ces coups d'épingle, qu'on creva le ballon géant.

La Croix-Rousse l'eut pour conseiller général en 1870. Vers la fin de l'Empire, il fonda un journal hebdomadaire. On le poursuivait ; il fut condamné à 3 mois de prison. Il était élevé contre le plébiscite, il croyait le plébiscite une tromperie ; il prévoyait la catastrophe finale. Le quatre septembre le trouva en prison. Le peuple souverain le délivra ; on ouvrit les portes de St-Joseph et on l'amena triomphalement à l'Hôtel-de-Ville. Singulière transition : passer de l'ombre de la cellule aux splendeurs du palais. C'était le Capitole après la Roche Tarpéenne. Il fut proclamé membre du Comité de salut public. Lyon ne lui devait pas moins. Le gouvernement de la Défense nationale fit plus : il le proclama procureur de la République.

Le temps des farouches diatribes était passé ; les hommes d'opposition étaient devenus les hommes du pouvoir ; la tactique était changée ; le fougueux devint un homme d'ordre. En face de l'ennemi, les violents étaient des suspects. Il leur fit la guerre ; il leur arracha le préfet Scierier, le secrétaire-général Delait, le procureur-général Massin, le substitut Morin, les commissaires de police et quelques jésuites arrêtés par la foule. Au péril de sa vie, il sauva ses ennemis ; il ne voulait pas qu'on emprisonnât au nom de la liberté ; un courage dangereux ; la foule en délire est un fauve. M^r Andrieux fut un belluaire. Lorsqu'il délivra le préfet impérial, prisonnier à la mairie de la Croix-Rousse, on le couvra en jouant.

Le 30 avril 1871, des insensés renversèrent des urnes, c'était un jour d'élections municipales, ces insensés croyaient encore au règne de la poudre. M^r Andrieux fut prévenu ; il se rendit avec le préfet Valentin à la Guillotière. Il se présenta seul aux émeutiers, ils tirèrent sur lui ; Valentin fut blessé. La cavalerie chargea les rebelles, M^r Andrieux fut jeté à terre et foudroyé sous les pieds des chevaux. Il avait commis une belle action ; il s'était fait l'avocat du droit en face de la force armée.

M. Thiers le maintint à son poste ; c'était un homme d'ordre. Les timorés, chef de la Réaction, l'accusèrent. On savait ses opinions, il n'était pas religieux. Il avait osé écrire une profession de foi athée. On peut adorer Dieu, Bibi, Khoda, Kichchakan, Pimpican, Vishnou, ou Mahomet, ou peut-être bouddhiste, parthéiste, quaker ou ido-

latre ; le dogme le pardonne ; mais ne croire en rien, c'est nier les dogmes : le dogme implacable le condamne. M^r Andrieux, devant les clameurs ennemies dut donner sa démission. Le procureur général rede-
vint avocat au barreau.

Rentré dans la vie privée, il devint terrible. Il se fit l'avocat de tous les républicains persécutés. C'était sous le règne de M. Ducros : un de ces préfets dont on se rappelle. Il défendit les membres du comité central. Les journaux poursuivis n'eurent pas d'autre défenseur. Il avait pris à tâche d'arracher des ballons.

Il fonda, avec MM. Ballue et Véron, la *France républicaine*. Élu conseiller municipal, il devint l'adversaire le plus acharné du préfet Ducros. Le procureur voulut se venger du tribun ; il fit faire une perquisition à son domicile. On fouilla les coins les plus secrets. C'était une vilaine besogne. On en avait chargé Coco : Coco était l'homme de ces besognes-là. On ne trouva rien : Coco était au désespoir ; le peuple s'en amusa. Le peuple est toujours étonné Coco, car Coco, c'est le bras louche de la justice : quelque chose comme l'araignée du code.

Quand M. Tony Loup plaida contre l'honnête agent Coco. Il eut pour avocat M^r Andrieux. Et l'on vit cette chose inouïe : Coco condamné.

Dans un long document que publie la *République Française*, M^r Andrieux signala à la France entière les actes du préfet Ducros : ce fut un immense cri de réprobation. M. Ducros démissionna. Une démission qui ressemblait fort à une révolution.

M^r Andrieux devait être député. En 1876, la 4^e circonscription de Lyon, l'envoya à l'Assemblée nationale : quinze mille ruraux votèrent pour lui. Son concurrent était M^r Rapet. La dissolution vint, il fut réélu contre le marquis de Penoyl et réélu encore lorsqu'il fut nommé préfet de police.

On lui suppose un concurrent : M. Auguste Ferrouillat ; l'auguste Ferrouillat du *Lyon-Républicain*. Les choses, les plus sérieuses ont leur côté comique. Quoi de plus drôle que M. Auguste Ferrouillat en face de M. Louis Andrieux. La France sera toujours le pays des vaudevilles. Il faut rire. Cette supposition doit être erronée, certes. M. Auguste Ferrouillat tient une large place dans le monde, on n'est pas impunément directeur du *Lyon-Républicain*, une petite feuille qui a de grandes prétentions. Mais M. Auguste Ferrouillat manque, dit-on de talent, d'esprit et des qualités nécessaires aux représentants du peuple ; au fond, simple supposition. M. Auguste Ferrouillat est peut-être un aigle ; ni ses lecteurs, ni nous ne le voyons, mais cela est possible. Il y a de ces génies méconnus. Puis M. Ferrouillat est l'ennemi du *Bavard*, c'est au moins un vertueux.

Nous manquons d'autorité, si les électeurs de la quatrième circonscription briguent le prix Monthyon ; ils nommeront M. Auguste Ferrouillat, mais qui peut répondre des hasards du scrutin ? M^r Andrieux les charmera encore ; et nous le reverrons à la Chambre.

M^r Andrieux est allié à la famille Koehlin ; un duel récent l'a appris. Son épouse est une jeune femme de grande intelligence et de haute distinction.

M^r Andrieux est riche. Son salon s'ouvre au monde politique. Il y recueille des naufragés de la vie publique. Ces cœurs rudes sont des cœurs bons.

Il sera élu et, sans parti-pris politique, nous applaudirons. C'est l'homme des circonstances difficiles, l'homme de l'énergie raisonnée. L'heure des périls est écartée, soit ; mais tout peuple est un volcan ; il y a des heures où fatalement le cratère s'ouvre. Aucun parti n'a désarmé. L'avenir a besoin des hommes comme Louis Andrieux ; homme d'action pendant l'acalmie, homme de raison pendant la tempête.

DUVERGIER.

UNE RÉUNION ÉLECTORALE CHEZ MATOSSI

Un décret convoque les électeurs pour le 21 août. Des réunions s'organisent ; des comités se fondent ; des affiches couvrent les murs : singulière chose que les affiches électorales, de la couleur et de la colle. Puis elles sont de mauvaises teintes Tibérius Gracchus a mis une affiche rouge sang de bœuf ; le soleil l'a caressée pendant huit jours, l'affiche de Tibérius Gracchus est devenue rose. M. de Pourceaugnac a fait poser des affiches bleu tendre ; pureté du lys ; la pluie les a souillées ; elles sont grises, elles sont ternes, elles sont noires, elles ont l'aspect sombre d'un billet de faire part. Et toutes finissent ainsi. Le 22 août au matin, les chiffonniers passeront le long des murs ; ils arracheront les mauvaises de la dernière heure, leur hotte s'emplira des calamités de X et des diffamations d'Y, les chiffonniers souriront, sourire cynique de Diogène.

Et les citoyens réunis dans leurs comices se démentent. Ils élaborent des programmes qui sont les mêmes depuis longtemps ; ce qui semblerait indiquer que la politique, est un peu un cheval de manège, pourtant ils sont pleins de leur importance ; on proclamera le vote, ils seront convaincus qu'ils ont sauvé le Capitole et ils seront convaincus qu'ils ne sont pas des oies. Nous aurons une Chambre des députés, on parlera d'avenir, on aura la foi. Et tout ce bruit, toute cette agitation, toute cette orgie de discours, tout ce déluge de programmes pour arriver à dire dans deux ou trois ans : rien de fait ! Peuple, il faut recommencer.

Dans nos lois il y a des vices. Annette Bassin dit : Des vices ? Je sais ce que c'est, mes chères, laissez-moi faire. Les hommes manquent de fermeté, vous savez cela. Ils se croient forts parce qu'ils ont pris la Bastille, une fadaïse, il leur faudrait prendre Tortoni ou Matossi, qu'ils resteraient ; on ne prend ni Tortoni, ni Matossi, les femmes les défendent. Ils parlent de leurs nuits. La nuit du 4 août, la nuit de Thermidor, la nuit de Brumaire, la nuit de Février, la nuit de Décembre ; belles lorettes ! Qu'est-ce que ces nuits là auprès des nôtres ? Ils se vantent d'avoir fait des Constitutions ; nous ne faisons pas les constitutions nous, nous les ruinons ; demandez au petit vicomte : il crache le sang ; en tout nous lui sommes supérieures. Nous leur faisons des lois depuis Eve. Notre royaume date de l'Éden.

Ils ont fait des révolutions, ils ont brisé des couronnes, ils ont renversé des trônes, ils ont ébranlé des siècles, ils ont eu César et Vercingétorix ; ils ont eu Danton et Robespierre ; ils ont eu Napoléon Bonaparte et Napoléon Jantet ; ils sont allés du nord au midi, de l'est à l'ouest ; ils ont tout conquis, tout asservi. Ils ont imposé leurs coutumes aux hommes de couleur ; ils ont franchi les Pampas, ils ont traversé le désert, on s'est incliné devant eux. Les beaux lions se sont enfuis à leur approche. Enfin l'homme, cet animal chétif, a conquis le monde. C'est merveilleux, soit, mais nous avons fait plus merveilleux, nous faibles femmes nous avons conquis l'homme.

Escale, il subit nos lois et nos fantaisies, s'il se rebelle, nous faisons glisser un coin de notre mantille, la rébellion s'apaise : quel coup de canon vaut cette épaule blanche découverte ? Il a perfectionné ses armes ; les nôtres sont les mêmes depuis le premier jour. Notre artillerie nous nous. Nous avons des sourires qui tuent, et des larmes qui font vivre. Sa force est un leurre, notre force c'est notre faiblesse. L'homme a fait des travaux prodigieux, il est Hercule et sa force s'avoue vaincue aux pieds d'Omphale, ou bien encore il est Samson, il a ébranlé le temple et tué dix mille Philistins. Nous savons son secret : nous le lui volons, car nous sommes Dalila. Ne raisonnons pas l'histoire.

Vous n'êtes pas des femmes qui savez l'histoire, mais vous savez que vous êtes fortes, vous savez que vous faites les lois, le caprice a toujours mené le monde et vous êtes les reines du caprice.

Avez-vous lu cette affiche de convocation électorale ? Non, c'est juste, on ne lit pas ces choses-là quand on soupe à la Maison Dorée. Vous avez eu tort. L'heure de la revendication a sonné. Aux hommes qui ne sont rien, opposons les femmes qui sont tout. Qui règne au boudoir peut trôner à la Chambre. Nous voulons être députées, nous le serons, car nous sommes la fantaisie, et c'est la fantaisie qui conduit les foules.

C'est par ce discours que Mme Annette Bassin ouvrit la réunion électorale organisée par le demi-monde dans les immenses salons du restaurant Matossi.

La femme politique ! Cette idée est naturelle en soi, le demi-monde devait l'avoir le premier. Ne sont-ce pas nos demi-mondaines qui imposent les modes ? et le rêve des femmes vertueuses n'est-il pas toujours de ressembler le plus possible aux femmes qui ne le sont pas ?

Elles sont toutes là, Louise Michel préside, Mlle Olympe Audouard et Paule Mink sont assesseurs. Hubertine Aucler (de la lune), remplit les nobles fonctions de secrétaire. Quand nous entrons, c'est Annette Bassin qui a la parole. Six discours vous l'avez lu, peut-être. C'est une déclaration de guerre. Elle lève haut et ferme le drapeau des droits de la femme.

Annette la licheuse demande si l'on boit quand on est député. Madame Louise Michel fait remarquer à l'honorable préopinante qu'il y a un buffet au Palais Bourbon. Alors Annette d'une voix forte : Je me porte.

La plantureuse Joséphine Odet critique le discours de madame Bassin. Pour moi, dit-elle, tout est une question de formes.

On apporte à la tribune une motion signée Cécile Chatelain, Hélène Courtois, Marie Vardoulle, Jeanne Sevez et Paquerette. Nous la

reproduisons en respectant l'orthographe ; c'est la duchesse Hélène qui l'a rédigée :

« *Pot un programme. Les omme en on m. Le programme cest come hi di ré le meunu du diné. Qui ha un programme ?* »

La motion lue, l'assemblée s'écrie d'une seule voix : Bravo.

Ma mère m'attend demande la parole.

Elle dit : je suis une vétérante, il n'y a ici de plus vieille que moi que la mère Michel. J'ai vu des hommes d'État de très près, j'ai touché à des journalistes.

Elodie Vallois interromp. J'ai fait mieux que les toucher, moi, je les ai frappés. Demandez à Lucien.

Ma mère m'attend reprend : je n'aime pas être interrompue.

Voilà, en raison de mes lumières (je ne brûle que des bougies roses). Je vous propose d'adopter ce programme de Belleville (sur Saône). C'est le fruit de mes nuits calmes et pures.

Une partie de l'assemblée tousse violemment. Puis un grand silence se fait.

Ma mère m'attend continue. Voici ce programme :

1^o Respect de tous les caprices et de toutes les opinions. Il est reconnu qu'une femme a l'opinion de son fiancé : de son mari, ou de son amant. J'en sais plus d'une qui doit évidemment souvent changer d'opinion. Libertés des cultes. On doit pouvoir aller à la messe, ne serait-ce que pour glisser un billet doux dans son livre d'heures.

2^o Service militaire pour tous les citoyens à partir de 40 ans. A vingt ans leur place est dans nos boudoirs et non dans les casernes. Extension du volontariat. Les volontaires d'un an sont nos meilleurs profits.

3^o Que la magistrature soit réformée ou non peu importe. Cependant nous demandons que l'on donne une chaise ; aux magistrats debout. Il ne faut pas que ce soit toujours les mêmes qui soient assis.

4^o Instruction gratuite et obligatoire : Il faut savoir rédiger ses billets doux. Les fautes d'orthographe, adorables sous la plume d'une mûsette, sont affreuses sous la plume d'une Hélène Courtois.

La peine de mort est abolie ; sauf dans les cas de crime de haute trahison ou de lèse-galantérie. Les rédacteurs du *Bavard de Lyon* ne sont pas à l'abri de la peine capitale.

5^o Répartition des impôts : Les pianos ne doivent plus être imposés, étant des meubles importants. Toute femme qui se respecte, et même qui ne se respecte pas, doit avoir un piano. On n'en joue pas mais ça fait bien.

7^o Liberté d'association et de réunion au casino, place Bellecour, à la maison Dorée et chez Matossi, et à l'Assommoir.

8^o Les jeux sont tolérés. Le mariage est considéré comme une loterie et l'amour profane comme une valeur à lots. Les gagnants sont rares.

9^o Libre circulation des vins et alcools. Le Champagne ne paiera plus de droits. C'est un vin nécessaire. Pas de femmes moussueses sans ce vin qui mousse. En revanche on imposera la piquette. C'est la boisson des filles du peuple.

10^o Le divorce sera rétabli, le mariage n'étant qu'une monarchie absolue tempérée par l'adultère.

La lecture de ce programme cause un tumulte indescriptible. Vingt belles petites demandent la parole. Louise Michei agit en vain sa sonnette. Les conversations particulières s'engagent sur tous les points de la salle. Des chignons jaunes volent en l'air ; ce sont des folles en démenée : Une véritable chambrée de démons. Ces dames se donnent des noms qui ne se reproduisent pas ; ces dames se connaissent, enfin une acalmie succède à l'orage.

Adrienne Roux se lève. Elle demande un impôt sur le capital : Immense éclat de rire. Maria, l'énorme Maria, aux yeux fauves et bistres dit : Cet impôt ne nous atteint pas. Il y a beaux jours que nous avons converti notre capital en belles et bonnes rentes. Adrienne Roux, écrira à Alexandre Dumas fils. Elle veut une statistique des capitales qui peuvent exister tant en France qu'à Nanterre.

Hélène Durand veut qu'on impose les hommes comme animal de luxe. Jenny Lavache proteste ; elle dit : c'est un animal domestique. Blanche Gay va plus loin ; elle ne veut pas qu'on l'impose d'un centime ; elle prétend que c'est un animal de rapport.

Marguerite Chaillou demande que les candidates s'engagent surtout à faire triompher la liberté des sens. Elle est folle des jeux, même des jeux de porcelaine, depuis qu'elle y a gagné ce vase sur les bords duquel la Madelon de Chignol fait ses réflexions philosophiques. Jenny l'ingénue aussi. Elle dit : Il faut qu'on soit libre de jouer à main-chaude ou à Colia-Maillard. Elle en est encore aux jeux innocents. La vertu est une belle chose.

Une voix, au timbre provençal, s'élève du fond

de la salle ; c'est la voix de Marguerite Méphisto. Elle a la parole.

A la vue de Marguerite, Annette la Licheuse a un accès de rage. Elle trépigne, elle appelle au secours ; on s'empresse autour d'elle. Elle demande, d'une voix étouffée, un verre d'arquebuse, on l'apporte ; la chaste enfant y trempe ses chastes lèvres, et jette le verre. Les liches, ils ont mis de l'eau dedans. Elle dit à deux poudres du nez du garçon : Tu ne sais donc pas, Pagan, que je m'appelle Annette la Licheuse. Elle reprend ses sens ; je ne dis pas son bon sens.

La séance est reprise.

Et Méphisto commence :

« Vous êtes folles, je vous le dis, mes sœurs. Quoi ! vous vous jetez dans la politique. Vous voulez devenir des bas bleus. Y pensez-vous ? Vous vous croyez peut-être des Georges Sand. Erreur funeste. Puis, les femmes qui perdent les hommes, perdront les peuples... »

Une voix. — Et la Pucelle ?

«... La Pucelle ? oui, la Pucelle a sauvé la France, mais elle ne se fardait pas, elle ne se maquillait pas, elle n'intriguait pas, elle ne buvait pas de champagne, n'écrivait pas de journaux, et ne mettait pas les pieds aux assommoirs ce temps-là. Mesdames, songez-y, vous n'avez rien d'une pucelle... »

« Croyez-moi, restons tranquilles. Faisons les lois avec nos beaux yeux ; les projets s'élaborent au café entre deux choppes. Moi, j'ai servi des honorables. J'ai vu confectonner des lois en buvant des absinthes ; c'est très drôle, mais c'est très ennuyeux. Il y a des mots savants qu'il faut savoir. »

« Dans l'Ohio, le pays où est Sarah Bernar', il y avait une assemblée mi-partie, comme les anciens gardes Louis XI. Un jour, pour une question, on nomme deux rapporteurs : un homme et une femme. Ah ! mes chères belles, le rapport a été long ; la commission s'est réunie souvent. Enfin, elle est arrivée au terme de ses travaux ; ils avaient duré neuf mois. La rapporteuse monte à la tribune, déplie un papier, toussé, crache et pâlit... mais ce n'est pas d'un amendement qu'elle accouche... »

Un immense éclat de rire accueille cette déclaration.

L'oratrice est vivement félicitée.

Mais le thème sont montées. Elles veulent être quelque chose, les bonnes raisons n'y font rien. La présidente annonce qu'on va passer à l'examen des candidatures. Qui se porte candidate ? Toutes, elles ont toutes l'ambition du pouvoir. Pourvues peites têtes folles qui ne peuvent se gouverner et qui voudraient gouverner la France.

On met aux voix les candidatures de Pauline Desgorges, de Cécile Chatelain, d'Amélie l'Italienne, de la vicomtesse Anna de la Roche, de la vieille baronne d'Henriette Chaillou. Chacune de ces candidatures ne réunit qu'une voix : la voix de l'intéressée.

Caroline Bouzon, dite Croisade, fait remarquer qu'on a oublié de consulter une fille du peuple, du vrai peuple. Une fille qui travaille de jour, une ouvrière enfin. On délègue Pagan. Il ira guetter sur le trottoir une brave fille se rendant à l'ouvrage. Pendant son absence on discute violemment. Isabelle fait de l'esprit. Joséphine Nonnou fait le contraire. Pagan revient. Il dit :

« J'ai vu plus de dix ouvrières. Je les ai priées de monter dans nos salons, elles ont refusé, indignées. Elles m'ont dit : Pour qui nous prenez-vous ? L'une d'elles m'a donné un soufflet en criant : apprends à faire la différence entre celles qui boivent de l'eau et celles qui boivent du Champagne : quel soufflet, mesdames, j'en ai vu trente-six chandeliers et c'étaient des chandeliers romaines. En un mot, inusées complet. »

La présidente fait remarquer que le bureau veut rester neutre ; qu'autrement, il était composé de femmes honnêtes. Il faut cependant u ne fille du peuple pour nous éclairer.

« Elles ont éclairé Pagan », dit Francine Commarmond, puisqu'il a vu trente-six chandeliers. »

« C'est mieux qu'un éclairage, dit Anna Oberley, c'est une illumination. »

Hélène Courtois, qui a fréquenté des carabins, s'écrie : « Il faut une ouvrière, l'ouvrière, c'est le peuple ! et *Vox populi vox Dei* ! »

On se regarde, étonné du latin, à pareille heure ! Quelle est pédante, cette Hélène !

« J'ai une idée », interromp Fonfon. « Alors, c'est la première fois », répond Clodo.

Fonfon reprend : « Mesdames, il y a ici une lingère. Pauline Desgorges a été bonne d'enfant, elle la connaît bien. Il faut, par supercherie, la faire venir au milieu de nous. »

Adopté. On va la chercher. La porte s'ouvre, et la lingère paraît.

« Trop de musc, dit-elle en entrant : je vois ce que c'est ; vous êtes les impures. Que voulez-vous ? »

Annette Bassin lui explique l'objet de la réunion.

La brave fille se campe fièrement :

« Votre idée est baroque. C'est encore un caprice. Il ne me surprend point : vous êtes le caprice même. Une femme politique, c'est une sottise. Pour nous, pour vous, c'est autre chose. Vous feriez de la bavette de l'assemblée un autre assommoir. Et je ne doute pas qu'elles se sentent supérieures, les séances de nuit.

« Nous, les filles vertueuses, nous répudions ces idées-là. Nous sommes de véritables reines, nous trônons au foyer, nous portons la couronne de chez soi : une royauté que vous ne connaissez jamais. Nous faisons des lois aux sujets de notre gouvernement, et ces sujets-là, ce sont de chers petits bambins que nous aimons. Il y a des révolutions parfois dans nos états : nous les apaisons. Parfois le chef, le roi, s'oublie, car l'ennemi guette. L'ennemi le plus terrible, le plus dangereux, c'est vous ; c'est vous qui venez jusqu'à nos frontières et qui, femmes altérées d'amour, de sang et d'or, en voulez à nos mœurs ; mais nous veillons au salut de nos jeunes républiques. Et tel que vous prenez hautain nous revient repentant. Nous sommes armées pour la belle lutte, et notre arme c'est l'honnêteté. Nous triomphons toujours, car notre bouclier c'est notre vertu, et sur ce bouclier-là, le vice s'écrase toujours.

« De la politique active, militante, passionnée, jamais. A chacun sa tâche. La pinsonne au nid, le pinson sur la branche. On ne renverse pas les rôles. La nature a tracé des lois : on n'en sort pas. Nous sommes supérieures au gynécée ; nous serions ridicules au Forum.

« Donc, pas de politique : la politique c'est la haine, et nous sommes l'amour.

« Maintenant, Mesdames, j'ai parlé pour les filles du peuple ; je ne suis ce qu'en pensent les viragos et les courtisanes. J'ai dit. Je retourne à mon travail. Mes instants sont comptés. Je gagne six sous par heure. Vous gagnez davantage, je le sais ; mais ce n'est pas la même argent que nous touchons.

Quand l'ouvrière descend de la tribune, le silence est glacial. Les impures sont attirées. Cette voix lui a frappée au cœur. Cette petite va-nu-pieds a égaré ces reines superbes et dédaigneuses.

La prudente Louise Michel dit : cette fille du peuple, à du bon, mais elle a tort. J'ai compté sur vous, les impures, pour sauver notre drapau. Faites que ce ne soit pas en vain.

Et le tumulte recommence. On remet aux voix la candidature légitimiste de la vicomtesse Marthe de la Roche, la candidature bonapartiste de Cécile Chatain, la candidature républicaine de Marguerite Méphisto, la candidature socialiste de Marie Vadrouille. Pauline Desgeorges dit : Je n'ai pas de drapau. C'est juste : elle n'est plus nourrice. On demande à Louise Berger son programme : elle présente celui de la musique Bellecour. Louise Ollagnier n'a point d'opinion : elle affirme qu'elle est une rien du tout. On rit.

Enfin, après avoir bien discuté, on rejette toutes ces candidatures pour celle de Pagan. Et l'on se sépare à onze heures. On avait beaucoup de champagne, dit beaucoup de sottises, entend beaucoup de vérités. Louise Michel, Olympe Audouard et Paule Mink sont désolées. Rien, murmurent-elles, dans le demi-monde. Et cependant de Girardin (Emile) était pour nous.

Réunion dont Lyon se rappellera longtemps. L'histoire dira : « Des femmes, réunies en une pensée commune de haine contre l'homme politique, ont nommé, comme candidat, un homme. »

C'est le mot de Gavarni. Il disait : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. » On dira aujourd'hui, à adonables lectrices : « Ce qu'il y a de meilleur dans la femme, c'est l'homme. »

L. D'ASCO.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Marie Chatelin est rentrée de Vichy pour quelques jours seulement.

Il paraît qu'elle met bien à profit la liberté que lui laisse son ami actuellement à Aix-les-Bains.

Ah ! Marie, si l'on savait que vous êtes rentrée une de ces dernières nuits à trois heures du matin, accompagnée d'un brillant cavalier ?

Marie ferait bien en entrant à des heures si tardives, de faire un peu moins de bruit, car dans la maison qu'elle habite, il y a de braves gens qui vont à leur travail cinq heures du matin. Ils ont besoin de sommeil.

Amélie David, une des plus plantureuses biches du demi monde lyonnais, est de retour de Marseille.

La belle givordine est revenue avec un jeune seigneur qui pour s'attacher son amour l'a dotée d'une quantité considérable d'actions sur l'Isthme de Panama. Espérons que M. de Lesseps lui en sera reconnaissant.

Que faisait donc Amélie, vendredi dernier, en voiture avec un agent d'affaires bien connu de notre ville ? Déjà infidèle !

Joséphine Odet est furieuse contre le *Bavard de Lyon*, il paraît qu'elle traite ses rédacteurs de gens du petit monde.

Madame croit appartenir au grand monde ; elle ne se souvient plus, cette fille de blanchisseuse, de ses débuts si difficiles dans la bicherie lyonnaise.

Nous les lui rappellerons.

En attendant elle ferait bien lorsqu'elle rentre du camp de la Valbonne, un peu irritée contre les infidèles amis qu'elle compte dans la cavalerie, de faire un peu moins de bruit dans la maison.

L'autre jour, le concierge a dû monter la prier de calmer ses nerfs.

La Laubépin abandonnerait, dit-on, le commerce des liqueurs pour entreprendre une profession plus lucrative. Elle va, dit-on, tenir une maison de garnis.

Ses nombreuses petites amies seront logées, blanchies, nourries, etc.

La Laubépin n'en continuera pas moins à fréquenter le Château rouge.

Nos belles petites sont en fête. L'armée revient. Ils reviennent des steeps brillantes des camps, nos séduisants militaires. Et

Lucie Maïa le dit à Marthe de la Roche ; Joséphine Odet rêve hussards, Marie Mayor cuirassiers, Adrienne Roux songe à la ligne ; et Marie Boutellier, et Thérèse S., et Jeanne P., et Fanny Bombance et la Petite Poupée sont folles, mais folles à mourir de joie. Le camp a son charme, mais combien sont plus belles les allées cythérées de Bellecour et de la Tête-d'Or ?

On s'aperçoit de l'absence de Marie G., on la dit à Evian ; on la dit ailleurs ; on la dit même malade. Le demi monde prend le deuil.

Encore une étoile qui file
Qui file, file et disparaît...

Peut-être ne sera-ce pas pour toujours : Ces étoiles-là sont plus capricieuses des comètes.

On nous écrit :

On ne peut contenter tout le monde et son P...ère.

Il me revient de source certaine que Madame Jeanne Jouard n'a pas été satisfaite de votre Compte-rendu du retour des ro-gates.

Parmi nos belles-petites, dinant au Château-Rouge vous ne l'avez pas aperçue : elle avait cependant fait des frais de toilette. Etant-elle donc cachée derrière son nez ?

Mais comment ses bruyants éclats de rire à la représentation de *Guignol* ne l'ont-ils pas trahie ?

Je compte sur votre obligeance pour réparer un oubli involontaire, sans aucun doute.

Le mauvais temps ramène, à Lyon, les belles petites qui avaient émigré dans les villes d'eaux.

Ainsi Tonine Françon est de retour. Cette reine de la légèreté a délaissé ses chevaux de bois pour revenir voir les sémillants militaires de la cavalerie qui lui portent tant d'intérêt.

Cette bonne Tonine va décidément se fixer ici.

Jeanne Sève fera bien de prendre garde à ses petites amies.

Sachant que le moindre défaut de Jeanne est d'enlever les amants de ses camarades de la bicherie lyonnaise, elles se coalisent pour lui faire un mauvais parti. Cependant Jeanne n'est pas belle, et sauf ses bras et la chemise de soie noire dont elle parle toujours, elle n'a rien pour captiver les cœurs.

Il est faux, comme elle le déclare, qu'elle vienne de faire un voyage à Paris. Nous savons que la sauvegarde n'a pas quitté les Brotteaux.

Elle profite de l'absence d'un sien ami pour soulever les colères de Pauline Desgeorges.

Deux de nos vieilles gardes, Maria Bur-land et Jeanne Soucillon, sont allées dimanche à La Pape, où elles ont fait un dîner fin chez Larriroire.

On entendait leurs éclats de rire dans le petit salon n° 1.

Marthe de la Roche va avoir des difficultés avec l'Italie.

Elle finira par amener un confit sérieux avec nos voisins d'au-delà des Alpes.

Ainsi nous l'avons aperçue en coupé sur le quai des Brotteaux, avec un brillant officier qui ne fait certainement pas partie de l'armée italienne.

Adrienne Roux est devenue l'émule de Francine Commarant.

On ne voit plus qu'elle et sa charrette anglaise. Une délicieuse petite voiture à laquelle est attelée un joli petit cheval brun.

Madame conduit avec une distinction remarquable.

Elle fera bien de modérer un peu l'allure de l'animal, car elle finira par écraser ses bonnes amies.

Où est Dora ? — Qui a vu Dora ? — Vous savez bien Dora au long nez.

Est-elle en cage ?

Est-elle aux eaux ?

Dora met à la porte son amie Pauline, et quelques jours après, Dora disparaît.

Récompense à qui la ramènerait, si toutefois cela se peut.

Jenny Merluchon aurait-elle l'intention d'occuper les vacances des lycens ? L'un d'eux lui servirait de cavaliers au concert de dimanche.

Hélène de la rue Saint-Joseph a-t-elle décidément quitté Vichy, ou bien n'est-ce qu'une apparition qu'elle a faite dimanche à la musique et au concert de Bellecour ?

Marie Vallet se promenait dimanche au concert de Bellecour avec sa sœur.

Celle-ci aurait-elle l'intention de quitter Grenoble pour venir s'installer à Lyon ?

Jenny Bidet est toujours furieuse de ce que la grosse Maria a pris à son nez le fauteuil de la présidence à la brasserie Lamadon, en remplacement de Fonfon.

Cette pauvre Jenny avait pris dimanche au soir un plumet colossal. Elle voulait battre Maria. Heureusement, cette dernière est de taille à se défendre.

Marie Bébé, l'ex-homme du père Papat, est de retour à Lyon, après être allée passer trois semaines dans son pays natal.

Elle est revenue ici avec des idées essentiellement vagabondes.

On dit qu'elle va choisir la brasserie Chinoise pour lieu de ses exploits.

Que Charlotte, pile ou face, prenne garde.

L'autre soir partie fine chez Claudia Rachel, il y avait de nombreux invités, parmi lesquels Esther.

Malheureusement la belle amazone n'avait pas pris ses précautions, et au beau milieu du repas, avant qu'on ait goûté aux bon vins, le nabab a fait irruption dans la salle du festin.

Les convives glacés d'effroi n'osaient prononcer aucune parole, cependant Esther se dévoua et prononça un long discours attendrissant, Claudia se roula à ses pieds et tout fut pardonné ; mais aussitôt après son départ, le repas se continua dans la plus franche gaieté.

Charlotte la Vadrouille a vingt boutons à son corsage lacé dans le dos, pas un de moins, nous les avons comptés. Ses clients de la brasserie Chinoise sont obligés de lui acheter de la crème Simon. Elle jure que c'est pour faire briller les boutons en question.

Esther, la blonde, vient de partir pour Marseille, où elle s'embarquera sur un paquebot à destination de la Goulette. Ses créanciers sont sur les dents.

Charmanche Céline Laplace, conseillez donc un peu à votre sœur, de songer à ses créanciers. Ce sont des gens qui il ne faut pas trop faire attendre.

Quel dommage si elle était obligée, comme Hélène Durand, de déménager au clair de la lune et de se réfugier à Vaulx-en-Velin.

Josephine est de retour de Vichy. Les habitudes de la brasserie Rinck, admirateur acharné de ses extrémités, sont désireux de savoir si les eaux thermales ont produit un effet salutaire sur son extension de voix.

Elisa la belle suisse, est toujours à Vienne.

On nous assure qu'elle meurt d'ennui dans la campagne de son financier, et rêve de repartir en Suisse avec son jeune ami.

Que les hommes sont aveugles !

Rosita Bébé est allée l'autre soir à l'Assommoir. Elle a été la cause d'une dispute sérieuse entre deux innocents qui se disputaient ses charmes.

Il y a eu une scène tragique à la brasserie de l'Est. Marguerite Méphisto qui venait serrer les mains du père Papat, fut brusquement interpellée par Alphonse, l'ami d'Estelle. Ce malin se permit même de l'insulter.

La Méphisto qui n'est pas patiente, saisit tout ce qu'elle se trouvait à portée : bocks, sucriers, etc., lança le tout à la tête du manant. Il fut convenablement marqué.

Quant à Méphisto, elle en a été quitte pour payer la casse.

Si le père Papat, sent gérant et ses bonnes n'étaient intervenus, Alphonse ne serait pas sorti vivant de ses mains.

Annette la licheuse, a été ramassée il y a deux jours, ivre-morte, sur le trottoir de la rue Bourbon.

Annette avait pris ce formidable plumet, dans un salon de l'Assommoir.

Enfin ! Pagan vient de traiter avec le *Bavard de Lyon* pour la publication de ses mémoires.

Le célèbre auteur nous a demandé de faire illustrer chacun des feuilletons que nous publierons. Nous avons aussitôt consenti. C'est Gustavo Doré qui a été chargé de ce travail.

Nous avons traité au prix de 3 francs 75 centimes la ligne, avec engagement de publier dans chaque numéro, un *minimum* de 100 lignes.

C'est cher, très cher, mais aucun sacrifice ne sera épargné pour faire plaisir à nos lecteurs.

Donc, à partir du prochain numéro, nous publierons *Les Mémoires de Pagan*.

Une série de Canons empruntés à notre confrère le *Bavard de Marseille* :

Nous avons été agréablement surpris mercredi soir en apercevant au Quinconce des Concerts populaires l'aimable silhouette de Marie Grévinette. C'est la première fois que notre belle petite a daigné honorer de sa présence cette réunion où l'élément mondain est toujours largement représenté.

A la bonne heure ! Jusque-là Grévinette paraissait vouloir se renfermer dans une retraite presque toujours impénétrable. Elle a compris qu'elle était encore assez jolie pour se montrer partout où se rencontrent les jeunes et jolies femmes. Cela vaut mieux ainsi.

Au surplus, Marie Courajod — si elle veut — saura toujours garder ses distances où qu'elle soit, et par conséquent nous ne voyons pas pourquoi elle se condamnerait à une solitude bien... ennuyeuse.

Pauvre Lucciani !

Nous apprenons que cette chanteuse, qui a eu, dans tous les mondes, son heure de célébrité à Marseille, a débuté samedi dernier à la Brasserie centrale de Nice et a essuyé un échec de plus complets.

Lucciani en est réduite à chanter son éternelle valse des *Cent Vierges* (ô ma mère ! ma mère ! et l'*Eclat de rire* auquel la salle entière a fait un accompagnement des plus naturalistes.

Triste !

Nous avons oublié — à tout pécheur miséricorde ! — de signaler dans notre dernier numéro la courte apparition qu'une nouvelle étoile qui se lève à l'horizon mondain est venue faire dans notre ville. La petite C... Printemps, une des plus aimables employées d'un grand magasin de Lyon, a eu l'heureuse idée de prendre quinze jours de congé qu'elle décida de passer à Marseille, dont on lui avait dit beaucoup de bien.

Elle est donc arrivée il y a tantôt trois semaines et — curieux hasard croisé — pendant que Marie Courajod était à Lyon, la petite Printemps a été reçue par Alice P., qui lui a fait les honneurs de notre chère cité.

Petite, frétilante, des yeux bleus à damner un saint, des sourcils noirs comme du jais, des pieds mignons comme ceux de Cendrillon, tel est en deux traits de plume la silhouette de cette charmante enfant.

La pauvre s'est malheureusement, un peu trop amusée à Marseille et elle est retournée à Lyon légèrement éreintée. Aussi s'est-elle vue dans l'obligation de demander un nouveau congé de quinze jours pour se reposer des fatigues du premier.

Espérons que C... Printemps nous fera sous peu une visite de plus longue durée, en attendant le jour où elle viendra s'enrôler définitivement dans notre bataillon de Cythère et se fixer à Marseille.

C'est par erreur qu'un d'un de nos confrères a annoncé il y a trois semaines le départ de Lyon d'Augustine la Marseillaise et

de son amie Marie Louise R... Ces deux jeunes cascadeuses ne sont arrivées à Marseille que dimanche dernier. Leur premier soin a été de se montrer au Prado dans un costume d'amazones et coiffées de chapeaux qui ont fait l'épatement des braves bourgeois qui flânaient le long de la Plage.

Augustine et Marie Louise R... ont l'intention de passer une dizaine de jours ici ; elles se rendront ensuite à Alger.

Il nous semble que la saison n'est guère favorable à un voyage d'agrément dans notre colonie. Aussi est-il permis de supposer que c'est pour un autre motif que ces deux mondaines s'y transportent en ce moment.

Nous croyons, nous, qu'elles vont suivre les opérations de notre corps expéditionnaire ; qui sait même si elles ne pousseront pas le patriotisme jusqu'à chercher la piste de l'introuvable Bou-Amama ?

Dans ce cas là, bonne chance !

LUCCIANI

LE CORSET DE PEAU

A HERMINIE GILLON

Les yeux noyés d'ombre, un peu lasse

Des plaisirs de la nuit, le front

Encore tout pâle, elle lace

Le corset fin sur son dos rond.

L'aube, avec des lueurs de forge,

Glisse à travers les rideaux blancs,

Dorait les amplexes de la gorge

Et le vague contour des flancs.

Etui charmant, mode discrète,

Le corset souple, rose clair,

Avec des parements de linge

Envahit lentement la chair :

Les lacets, montant vers la hanche,

Le long des bordures de crins,

Laissent voir des coins de peau blanche

Dans l'emprisonnement des seins.

La pression gonfle, dessine,

Fait effleurer, par l'œil subtil,

Les duretés de la poitrine

Et le pli sacré du nombril.

La gorge éblouissante, haute,

S'arrondissant, se soulevant,

Au bord de l'échancrure saute

Comme une vague sous le vent ;

Et le corset plein de souplesse

Semble, sous le lacet qui pend,

L'écaillé d'or d'une déesse

Qui serait à moitié serpent.

KARL MUNTE.

DANS LA 5^e CIRCONSCRIPTION

Nous avons pu nous procurer la copie des dépêches suivantes échangées entre M. Auguste Ferrouillat, ex-sous-préfet de Largentière pendant que les mobiles du Rhône se battaient à Belfort, et son frère M. Prosper Ferrouillat, du 1^{er} au 17^{août}.

Auguste à Prosper Ferrouillat, à Paris. Andrieux est couré. Je me porte candidat dans cinquième. Toutes les communes me sont acquies. Demande protection ministérielle.

Auguste.

Prosper à Auguste Ferrouillat, à Lyon. Sois député, tu me feras nommer directeur de la presse. Vais voir Constans, compte sur appui.

Prosper.

Auguste à Prosper Ferrouillat, Paris. Mouvement irrésistible en ma faveur. Jantet s'engage à défendre ma candidature. Andrieux osera pas venir. Tu seras sous-secrétaire état.

Auguste.

Prosper à Auguste, Lyon. Bravo, te remercie aime mieux direction presse. *Lyon-Républicain* deviendra organe officiel ministériel. Vais faire annoncer dans tous journaux que Andrieux couré.

Prosper.

Auguste à Prosper, Paris. Andrieux osé se présenter, mais Poulloux seul votera pour lui. Jantet compte sur succès colossal.

Prosper.

Prosper à Auguste, Lyon. Jantet sera décoré. Ai vu Ayraud-Degeorge de *Intransigeant*, il défendra ta candidature. Faudrait voir Barthens, se sont soutenus par tous groupes républicains.

Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Andrieux corrompu toutes populations. A Vaugneray aura toutes voix. Jantet manque influence. Barthens et Fouilloux conspire contre nous. Tout perdu.

Auguste.

Prosper à Auguste, Lyon. Désiste-toi faveurs notre ami Jules Roche. Jantet le soutiendra quand même il l'a combattu lors élection Blanqui. Vais faire annoncer, succès Roche.

Prosper.

Auguste à Prosper, Paris. Ai essayé présenter Roche. A Vaugneray tous paysans, reçu argent Andrieux. Jette millions pour corrompre électeurs. Disent que connaissent pas Roche. Vais présenter Jantet.

Auguste.

Prosper à Auguste, Lyon. Jantet pas séduisant, vaudrait mieux Valin.

Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Les électeurs Arrhesse valent pas Valin. Trouvent trop laid, vais présenter Causse.

Auguste.

Suivent les dépêches suivantes, toutes d'Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Causse refuse. J'ai offert candidature tout le monde. Jantet me conseille adresser

Peyrouton qui accepterait. Vais faire renvoyer son procès huitaine.

Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Peyrouton refuse, vais m'adresser Delaroche.

Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Delaroche refuse, vais m'adresser aux rédacteurs *Bavard de Lyon*.

Auguste.

Auguste à Prosper, Paris. Suis éreinté, sommes perdus. Benoit Loup m'a répondu par le mot de Camborne.

Auguste.

Pour copie conforme :
DE ST-SAVIN.

SAINT-ETIENNE

Monsieur le rédacteur, Je ne sais pas si c'est partout la même chose, mais ici, les hommes sont d'une ingratitude noire.

Figurez-vous que depuis dimanche nous avons des fêtes splendides organisées par le Grand-Cercle du Tir Stéphanois, à l'occasion d'un concours de tireurs, copié sur ce qui se pratique en Suisse.

Tous les amateurs de ce genre de sport ont été convoqués *urbi et orbi*. La foule est immense.

Carabines et canadiennes crachent le fer sans discontinuer.

C'est un vacarme étourdissant. Ces jours-là, il serait de mauvais ton, pour un homme du monde, de paraître en public sans avoir un fusil en bandoulière, une carabinière à la ceinture, et un complet des deux jumeaux.

Et nous autres, faibles femmes, toujours prêtes à flatter les goûts de ces Messieurs nous nous sommes mises aussi sous les armes, en revêtant nos toilettes les plus atches, et en donnant à notre maquillage les soins les plus artistiques.

Puis, nous sommes dirigées superbement vers le champ du tir.

Eh bien ! le croiriez-vous ? On nous a refusé énergiquement l'entrée du Stand, comme on nous refuse aux courses l'entrée du Pesage.

N'est-ce pas révoltant, à la fin ? La grande Française, qui étreint une robe de taffetas bleu, garnie de riches roses, veut parlementer ; on ne l'écoute pas.

</

ÉCHOS DE LA RUE
ET DES BOUDOIRS

ter son passé par un labeur honorable; il n'est pas de faute sans expiation. Christ pardonna à Madeleine. Elle pouvait se repentir, se relever, et dans les saines joies de la famille, guérir ses pieds meurtris, les filles du peuple sont bonnes; elles lui auraient ouvert leur rang.

A cette ancienne prêtresse de la joie, elle aurait offert une part de leur misère. Puis Jenny était du peuple; c'est elle l'enfant prodigue, prodigue de courses, prodigue de baisers, prodigue de voluptés, rentrant au bercail : une fête, l'heure de mais elle embassé doucement au front cette pauvre, Rose moussouise, déjà flétrie et déjà fanée, et elle lui eût dit : ma sœur, Jenny Bidel comprit tout cela; mais le passé était une robe du Nessus; elle retourna vers le passé. Elle reprit : sa sœur, elle était encore au parfum de vertu sauvage que n'aiment point les palais blâmes. La rose n'était encore qu'une églantine et quelle églantine ! Une petite robe unie, un col droit et des gros souliers. Il n'eût peut-être fallu qu'une bonne parole, qu'un bon conseil; et l'enfant retournait à la ville; et Eugénie ne devenait pas Jenny. Cette parole, ce conseil, nul ne le donna. La foule froila indifférente, cette petite naïve qui n'avait qu'un bonnet, et qui le sentait tenir si peu.

Elle commença, la future reine, comme toutes ces reines-là ont commencé. Elle fut Cendrillon au service d'une famille noble; elle lavait la vaisselle et nul ne s'occupait d'elle. Quand elle allait puiser l'eau, elle passait devant le café de Madrid, un beau café qui était dans la maison; elle soupirait; les glaces lui renvoyaient son image, et l'espoir de s'asseoir sur des divans de velours grenat ne hantait point sa cervelle. La fantaisie a devancé ses espérances... Elle est revenue dans la maison du café de Madrid, mais hautaine, fière, insolente, elle avait une voiture, et ce n'était pas la voiture de madame.

Femme pratique, elle avait deviné le joint. Le bonnet de fille de brasserie a des aspects de diadème : flanquée de sa sœur, comme le mendiant de son bissac, elle devint donc fille de brasserie; et la vit dans un bouillon. Drôle, avec l'accent étranger, on la remarqua. Les clients lui firent bonne mine. Elle était l'assaisonnement des plats qui manquaient de relevé; on daigna tirer son horoscope, et des avisés prédisaient des destinées de princesse à cette bonne qui ne servait que la soupe et le bouff.

Si bien qu'un naïf se rencontra. Il devint fou de la servante du bouillon. Il l'enleva aux biftecks saignants et aux rôtis de veau. Il l'enleva : un triomphe. Il avait l'orgueil de Jupiter ravissant Proserpine. Son rêve se dessinait. Il la mit dans ses meubles. Une sorte d'idylle s'épanouit; ils s'aimèrent peut-être; du reste Eugénie débütait; elle n'avait pas encore l'arrogance de la parvenue, ni la nonchalance de la patricienne. Il faut croire que l'amour s'en mêla, puisqu'un bébé rose tomba au milieu d'eux. Le bébé gazouilla quatre ans et se tut. Il n'a pas eu le temps de savoir que sa mère était Jenny Bidel; le plus pénible châtiment que doit éprouver une mère est de rougir devant son enfant : la tombe a épargné à Jenny la plus terrible des hontes.

Cette vie calme, cette vie de famille, cette vie pure et sans tache, ennuyait la petite. Cette amoureuse fleurie comme un mai, la faisait haïr. N'est pas honnête qui veut. Il lui fallait la foule passionnée, le bruit des grandes rues, les regards des muscadins, la bande dorée de la place publique. Il lui fallait la sacochette de fille de brasserie; un souffre prodigieux ou tout le jour, ou toute la nuit, on sent l'or frémir sous les doigts. Quel toucher voluptueux ! quel bruissement enivrant ! ces lous remués sans cesse et dont une parcelle restera chaque soir aux petits doigts grêles, inhabiles à manier l'aiguille des braves filles du faubourg.

C'est au *Télégraphe* qu'elle débütait. Elle était dans l'engrenage : elle n'en devait plus sortir. Tourbillons vertigineux, elle servit des boks aux collégiens de la *Nuée*, aux dandys des *Jacobins*, aux hommes graves du *Sicile*, aux journalistes vertueux des *Deux-Passages*. Et l'histoire galante disait son nom.

Il y a une aventure de hussard. Un doux volontaire qui l'aima; elle s'en moqua. Elle logeait près de la caserne. Lui était riche et Jenny avait de l'appétit. Et Jenny était exigeante. Elle n'aurait pas porté que si lui n'avait pas des blanches. Pâte blanche est bon pour le conte de fée. Il finit son temps, il alla à Paris et l'emmena.

Elle était assouffie Jenny Bidel, buveuse intempérante, bacchante altérée; elle eût bû le Pacifique; et l'ex-hussard se leva un matin le cœur et le gousset vides. Alors un phénomène d'amour s'accomplit, tandis que lui se détachait d'elle, elle se rattachait à lui; c'était la peine du talion appliqué par l'amour. Ce qu'elle avait fait souffrir, elle le souffrait. Sa passion était son propre châtiment. Il l'avait aimée comme un fou; elle en avait ri comme une folle. Elle l'aimait comme une folle et il en riait comme un fou.

Bois-Colombe est un petit village près de Paris. Il l'établit à Bois-Colombe. Mais il quitta souvent et le bois et la colombe pour Paris : la ville de l'amour à tous prix et de tous prix.

Plus jalouse que Junon, elle le suivait, le surveillait et apprenait l'horrible vérité. Il lui sera compté d'avoir enduré ces souffrances.

La jalousie est une passion du cœur. Je sais des courtisanes qui ont été coquettes, haineuses, intrigantes; j'en sais peu qui ont été jalouses. On n'est jaloux que de ce qu'on aime disent les amants jaloux; on fonde l'axiome à du vrai. Or, les courtisanes n'aiment pas. Jenny Bidel fit exception : elle confirma la règle. L'habitude de se griser : elle ne put porter une coupe à ses lèvres sans s'enivrer. Aussi, elle bû à la coupe de l'amour : elle s'y grisa.

Enfin, elle se lassa; des nuits d'insomnies, de veilles et de pleurs. Son orgueil humilié, son cœur déchiré, elle quitta Paris, ce paradis des femmes, qui avait été son enfer moral. Il est des démons qui se brûlent au feu même qu'ils ont allumé. Elle rassembla sa fortune : trente-trois francs et trente-cinq centimes : le prix d'une place de chemin de fer, de troisième classe. Elle revint à Lyon.

Lyon l'avait oubliée. Elle pouvait redevenir Eugénie Bouquin. Il y a des coins obscurs, où l'on vit ignoré; le travail était un relèvement sacré; cruellement instruite par le malheur, elle pouvait racheter son passé par un labeur honorable; il n'est pas de faute sans expiation. Christ pardonna à Madeleine. Elle pouvait se repentir, se relever, et dans les saines joies de la famille, guérir ses pieds meurtris, les filles du peuple sont bonnes; elles lui auraient ouvert leur rang.

Elodie Vallois a tous les malheurs. Après s'être brouillée avec l'étonnante baronne, voilà qu'elle vient d'éprouver une horrible douleur.

Son petit chien est devenu enragé. Il a été abattu malgré les supplications de la belle.

Pourvu qu'il ne l'ait pas mordue. En tout cas, il n'est plus prudent de fréquenter Elodie.

Blanche Gay est en grande discussion avec ses voisins. La belle laissait le robinet de la Compagnie des eaux ouvert la nuit et le jour. Pendant une de ses longues absences, l'eau coula sur le plancher et s'infiltra à l'étage inférieur. De là grande discussion avec les locataires, le régisseur et la compagnie, et finalement cette dernière enleva le robinet.

Voilà pourquoi Blanche est aujourd'hui sans eau. On comprend quel est son désespoir.

Prière à Blanche de nous dire où cette année elle fera ses vingt-huit jours. Les trois années précédentes elle a changé de résidence et de caserne.

Marthe de la Grôte pourrait-elle nous renseigner sur ses fréquents voyages dans la rue François-Dauphin ?

Nous sommes inquiets. Prenez garde, madoiselle !

Cécile Chatelin est bien méchante. Un de ces derniers jours, rue de la République, elle a occasionné un rassemblement en fouettant publiquement le petit enfant qu'elle promène depuis son retour d'Orléans.

Il paraît que le petit avait imprudemment craché sur le soulier droit de madame.

Marie Bouteiller continue à fréquenter les salons de Matossi en compagnie des autres de ses petites amies.

Elle fait tant de bruit, qu'il lui arrive souvent de scandaliser Pagani.

Marie finira par se faire arracher les yeux.

Voyons petite Jeanne, il vous aime bien, et c'est peut-être votre excuse; il paie bien, mais les deux extrêmes se touchent, dit-on, alors pourquoi ne pas vous entendre, et que sert de braver la fortune jalouse ?

Voulez-vous décourager ce charmant jeune homme qui veut bien vous sacrifier son cœur, son temps et le reste ?

Revenant de dîner avec lui dans les environs de Lyon, endormez-vous si vous le voulez dans le fond de votre victoria, on ne trouvera rien à dire. Mais que voulez-vous qu'il pense de vous, quand il reconnaîtra le fin mot de cette consultation que vous exigez d'un de ses amis, étudiant en médecine, actuellement artilleur de la place humide jusqu'au 15 novembre.

Le pantalon rouge a des charmes, d'accord ! Nous connaissons votre côté faible. Ce gredin de cœur, il n'en fera jamais d'autres ? Est-ce là une raison suffisante pour dire à l'étudiant en question : tandis que Paul marche fièrement devant vous avec l'insouciance d'un homme heureux.

« Que dois-je faire ? Paul ne me suffit pas. »

Venez-vous me voir, je ne sors presque pas de toute la journée, si ce n'est pour aller voir Louise. N'oubliez pas mon adresse, 13, rue...

Allons, madame, un peu de decorum, contentez-vous de vos nombreux adorateurs et gardez-vous d'oublier que

« Qui trop embrasse, manque le train. »

On ne saurait trop le répéter et le croire. Les sciences font, de nos jours, d'incalculables progrès. La médecine en particulier, semble devoir, avec la politique, entrer définitivement dans le domaine du sexe féminin.

C'est pour affirmer ce principe que Lucie Bonnard, il y a quelques jours à la Valbonne, ramenait au repos et à la quiétude à l'aide de pratiques et d'opérations savantes une sienne amie dont les nerfs avaient été mis en émoi.

Les spectateurs peu nombreux, du reste, sont demeurés abasourdis du succès. Lucie nous a promis de faire très prochainement des expériences sur Josephine Odet et Eugénie de la brasserie Neuve, qui ont le sait, sont des femmes à nerfs.

Valentine des Beaux-Arts, se plaint que l'on ne parle pas assez d'elle dans le *Bavard* de Lyon.

Que faisiez-vous donc, belle petite, dimanche dernier à l'Alcazar, alors que vos amis vous croyaient à la vogue de Vaise ? Mystère !

On nous écrit :

Marthe de la Roche a fait appeler chez le commissaire de police du 6^e arrondissement, la propriétaire d'un atelier de dévissage, située en face de ses croisées. Dans cet atelier, travaille une ouvrière qui embêtait tout le quartier par ses chants : ce que cette ouvrière criait, vous ne pouvez pas vous en faire une idée, elle était vraiment assommante, en outre elle avait imaginé de chanter une chanson sur l'air de Nicolas, ainsi conçue :

Des comesses n'en faut pas, ah ah ah. Louise Pellet sac au dos, oh oh oh.

De sorte, que les croisées ouvertes, belle Marthe ne pouvait pas moins faire que d'entendre. Le commissaire a signifié à la maîtresse que son ouvrière eût à se taire, il a bien fait. Puisque c'est à Marthe que nous le devons, remercions-la.

Mais s'il paraît qu'il nous manque quelque chose. Marthe ne joue plus du piano et ne chante plus, cependant nous sommes en été et dame cigale... Diable, est-ce qu'elle deviendrait fourmi, économe et travailleuse. Nous croirions plus tôt que l'Italie ne pouvant faire son emprunt en France, a de la peine à emprunter à Lyon.

Une ligue d'honnêtes femmes se forme contre la Bérangère.

Cette impure sème la désolation dans plusieurs ménages des Brotteaux.

Qu'elle y fasse attention, cela pourrait lui coûter cher.

Lucie Maia s'est définitivement enrôlée dans la cavalerie légère.

Les neuf pékins qu'elle berne, peuvent en faire leur deuil.

Thérèse G..., notre charmante amie, aurait, dit-on, renoncé aux brillants militaires. On assure qu'elle se range. Ce ne serait pas trop tôt.

Marie Largeron fera bien à l'avenir d'être plus réservée avec les gens qu'elle ne connaît pas.

Madame, vous liez trop facilement conversation avec les passants.

Estelle est toujours malade des suites de la cuite carabinée dont nous avons entretenu nos lecteurs.

Elle se désole, et son ami Alphonse menace de la quitter.

Madame Antoinette Toullieu, baronne de St-Ouin, est en ce moment à Uriage. La noble biche est partie de Lyon, en compagnie d'un ami intime de la belle Cora.

Cette dernière avait été prévenue des infidélités de son protecteur, mais elle était loin de supposer que la femme coupable était la de St-Ouin, elle accusait au contraire Cécile Chatelin.

Ce n'est qu'il y a deux jours, que l'intrigue a été dévoilée. Cora est aussitôt partie pour Uriage.

Que va-t-il s'y passer ?

Un duel à outrance paraît imminent entre Hélène Durand et Eugénie de la brasserie Neuve. Le motif est des plus graves, il s'agit d'une véritable position sociale.

Hélène demande le pistolet, Eugénie préférerait le tromblon armoricain. Nous ignorons qui assistera la première dans cet acte sauvage. Nous pouvons assurer cependant qu'Augustine Salsifi de la brasserie suisse et Louise Granguéole du cours Vitton se présenteront pour Eugénie.

Sourire Valentine des Beaux-Arts, c'est de vous qu'il s'agit, le cas n'est pas fréquent, c'est que l'on a belle, vous êtes remarquée des ducs, des marquis, etc., qui sont plus rares que de simples gommeux sans papiers.

Tous vos admirateurs n'ont pas des cannes d'ivoire à vous laisser en souvenir.

Berthe Pigeau dit pigeon voyageur, a quitté sa chambrette des Terreaux.

Cette catapulteuse a dit-on déniché un nabab bon teint.

Pourrait-elle nous dire quel est l'objet de ses fréquentes visites à la pharmacie Lardet.

Berthe se souvient-elle de Rambouillet et de la petite femme où elle a passé ses premières années ? Elle doit souvent y rêver.

Louissette Egrat pourrait-elle nous dire quel a été le résultat de l'instance introduite devant le juge de paix, à la suite de l'histoire suivante :

Un ex-protecteur d'une de nos belles demimondaines, fait appeler cette dernière chez le commissaire de police, il montre deux lettres, dont l'une infamante, est reconnue comme n'étant pas écrite par la belle petite; l'autre est une demande de fonds, car le protecteur vase marié; on s'explique, et on la joie d'apprendre, que la lettre de demande de fonds, est la copie d'une lettre faite par le futur époux il y a deux ans environ, et qui demandait des fonds à son prédécesseur, le pauvre garçon n'a que ce qu'il mérite, mais il aurait dû au moins ne pas laisser la copie de sa prose.

Enfin, la petite aurait prêté de l'argent pour son commerce, et le monsieur aurait oublié de rendre les intérêts, qui sont actuellement réclamés avec énergie.

Méline Poncet voudrait bien avoir des bonnes, mais quand il s'agit de les payer, c'est une autre affaire. Du reste, aucune ne reste chez elle plus de trois semaines.

Elle va être assignée par les dix-neuf bonnes qu'elle a eues à son service depuis le premier janvier.

J. VEZON.

Grandes nouvelles ! La séduisante Jenny Carra, bien connue des lyonnais, va enfin se fixer dans nos murs. Elle va prendre ici la suite d'un établissement bien connu de nos charmantes biches où on fait d'excellents diners arrosés des meilleurs vins de nos côtes du Rhône.

Nous lui recommandons d'être fidèle pendant les vingt-huit jours d'absence de son réservoir. Le *Bavard* de Lyon veillera sur elle.

La belle Anaïs Blaguefort pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire si souvent à Lyon chez Jeanne. O heureux lyonnais, partie depuis un semaine, elle n'est pas encore de retour et son amie Blanche s'ennuie à mourir.

Macon

Le concours musical du 15 août a été le motif d'une exhibition luxueuse de toilettes abracadabrantes de la part de nos belles petites. Berthe était charmante avec son dolman à la hussarde, orné de brandebourgs, et son chapeau à la Montpensier où se balançaient une véritable plume d'autruche mûle d'une éclatante blancheur.

Adèle avait choisi une toilette grand genre, noir, or et vert.

Justine et la grosse Louise étaient épatantes de chic et de frou frou.

Quant à Titine, elle est si jolie et si bien faite, qu'elle avait pris à tâche de se vêtir le moins possible. Son corsage était écharpé jusqu'au creux de la poitrine, et sa jupe relevée jusqu'à la jarretière.

Vos belles petites de Lyon sont distancées de trois longueurs.

Au prochain des détails.

Vienne

Eh bien quoi, Madeleine ! on n'a pas encore parlé de vous dans le *Bavard* de Lyon ! Mais alors, c'est un oubli, aussi vais-je le réparer de suite par la petite description que je lui transmets sur vos qualités.

Magdeleine est une belle petite, pardon, c'est laide petite que je voulais dire, appartenant à la bicherie viennoise depuis de longues années; ses poudres en amour sont parfaitement connues de tout le monde voire même ses départs de Vienne et ses retours précipités, car elle est aussi attachée aux petits messieurs de Vienne que l'encre l'est à la plume.

Sa taille est petite, sa marche est prétentieuse, sa figure est celle d'une égarée, ouvrant les yeux démesurément, on dirait une poule ayant trouvé un couteau, malgré cela elle paraît heureuse d'elle-même, et elle en a presque le droit, car elle a su attirer dans ses filets un jeune homme de 25 ans, pas beau ni gros, il est vrai, mais lui donnant beaucoup de cadeaux et surtout croyant à sa fidélité; ledit jeune homme va, chaque soir, faire sa cour à Magdeleine, va lui chercher de l'eau, fait ses commissions chez l'édicier, la conduit aux fêtes des environs, en un mot, cherche, par tous les moyens possibles, de se rendre agréable auprès de sa chère petite qui, pour le remerciement et se désennuyer fabrique, lorsqu'il est parti, des boutons et des manches de couteaux avec les cornes toujours croissantes de son aimable, mais par trop bête ami.

Prenez garde Magdeleine, qu'il ne prenne sa Francisque pour se venger.

Etes-vous contente, Magdeleine, si oui, nous nous reverrons.

Général fête, hier, à Vienne, les rues étroites et tortueuses de la vieille cité étaient envahies par une foule joyeuse qui se plaisait à passer sous les arcades de verdure dont elles étaient ornées.

On pouvait surtout admirer deux arcs de triomphe du meilleur goût et des styles grec et oriental, aussi remarquables par la richesse que par l'architecture. C'est pour nous adressons à M. Bizo, architecte, toutes nos félicitations pour le talent qu'il a déployé en cette circonstance.

A cette fête étaient accourues plusieurs de

vos belles petites, les plus charmantes assurément, et quelques-unes de celles qui, ayant déserté nos murs, y sont revenues, attirées, soit par l'éclat de la fête, soit par l'éclat de la fête, soit par le souvenir du pays où l'on a fait ses premières études, soit par le désir de renouveler connaissance avec leurs anciens amis. Parmi elles nous citerons Marguerite Chaillou et, comme viennoises, Antoinette Toullieu dite baronne de Saint-Ouin, Marthe de la Roche, Clotilde Coche, Maria Durand et, ne l'oublions pas, la jolie Philomène.

Que deviez-vous faire à Lyon, pendant que les étoiles avaient disparu de votre ciel ? La solitude et l'ennui devaient être votre partage.

Grenoble.

Franceline Roux, arrive de Vichy, elle va passer quelques jours parmi nous et se rendra ensuite à Marseille.

Bon voyage, Madame.

Marie Marlin, s'est enfin décidée à quitter son immense chapeau parapluie et à le remplacer par une toque. Cela vous va beaucoup mieux, Madame.

Pauvre Marie, elle ne se souvient plus qu'il y a quatre ans elle n'était qu'une simple ouvrière gantière. Un peu moins de morgue, s'il vous plaît.

On est fort étonné dans la bicherie grenobloise de ne pas voir arriver Louise Thorrent. Elle va avoir un sérieux compte à régler avec Cléo qui se promène impunément avec son protecteur. Fiez-vous donc aux amies.

Nos élégantes préparent en ce moment une petite surprise à leur amie Anaïs Chabert. Elles vont lui offrir une poche en zinc. Voici pourquoi.

A la fin d'un petit dîner, fait au Vaulour, il y a quelques temps, les messieurs qui l'avaient invité, ne furent pas peu surpris en lisant la carte, d'y voir figurer cette ligne : « beurre, 6 francs. »

L'hôtelière interrogée, raconta que la petite dame eprise d'amour subit pour la moutonnette de beurre qu'on avait servie sur table, avait demandé à l'emporter. L'amour du beurre la perdra.

Vendredi sur la route du pont de Claix, nous avons rencontré Alice conduisant un sapin. Il est à noter qu'elle tenait une cuite complète. Prenez garde, Madame, un accident est si vite arrivé et cela pourrait retarder votre départ pour Paris.

Célestine Vallet est chez vous en ce moment. Elle est allée rendre visite à sa sœur, Adrienne Esthes et retrouver son amie Eleonore. Cette belle petite était allée à Lyon où si nous en croyons les mauvaises langues, elle n'a pas mal vadrouillé.

Josephine est également partie pour Lyon où elle a prévu que en duel une modiste de la guillotine, coupable de lui avoir ravi son ami le plus intime.

Constance Chaval est partie pour Toulon. Grand concours de lecture à la Brasserie Paton, sous la direction de Louise la lyonnaise. On peut se faire inscrire des aujourd'hui, rue Grequi, Brasserie Belge. Les langues étrangères sont exclues.

Thérèse Brada vient d'annoncer les bains d'Uriage par sa grâce et son talent d'écuyère. Pensez donc, elle sa à monter un âne. Pendant plusieurs jours, elle a pris sur dos d'un Aliboron, des leçons de haute équitation.

Radamès.

Valence

Grande nouvelle ! La séduisante Jenny Carra, bien connue des lyonnais, va enfin se fixer dans nos murs. Elle va prendre ici la suite d'un établissement bien connu de nos charmantes biches où on fait d'excellents diners arrosés des meilleurs vins de nos côtes du Rhône.

Nous lui recommandons d'être fidèle pendant les vingt-huit jours d'absence de son réservoir. Le *Bavard* de Lyon veillera sur elle.

La belle Anaïs Blaguefort pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire si souvent à Lyon chez Jeanne. O heureux lyonnais, partie depuis un semaine, elle n'est pas encore de retour et son amie Blanche s'ennuie à mourir.

Macon

Le concours musical du 15 août a été le motif d'une exhibition luxueuse de toilettes abracadabrantes de la part de nos belles petites. Berthe était charmante avec son dolman à la hussarde, orné de brandebourgs, et son chapeau à la Montpensier où se balançaient une véritable plume d'autruche mûle d'une éclatante blancheur.

Adèle avait choisi une toilette grand genre, noir, or et vert.

Justine et la grosse Louise étaient épatantes de chic et de frou frou.

Quant à Titine, elle est si jolie et si bien faite, qu'elle avait pris à tâche de se vêtir le moins possible. Son corsage était écharpé jusqu'au creux de la poitrine, et sa jupe relevée jusqu'à la jarretière.

Vos belles petites de Lyon sont distancées de trois longueurs.

Au prochain des détails.

PAUVRE BICORNARD !!!

Le sifflet venait à peine de retentir que déjà le train lancé à toute vapeur dévorait l'espace, crachant sur son passage des bouffées de fumée noire et goudronneuse, entraînant avec lui une douzaine de wagons, brillant de mille couleurs et resplendissant comme des émeraude sous le regard brillant du soleil.

Quel délicieux panorama que cette voie tortueuse et embourbée qui relie St-Martin au village des Andouillettes ! Le monstre de sites pittoresques, haletait au milieu de sites pittoresques, des clairières ombreuses et des tapis de fleurs jetés çà et là comme une coulée de lave ou un ruban de gaze aux fantastiques reflets. Ici, un chalet aux flèches agiles et aux verandas bariolées; là, un toit de chaume flanqué d'une cour agreste; plus loin, des ruines nichées au milieu d'une touffe d'arbustes à la chevelure luxuriante.

Mon ami Bicornard, mollement appuyé sur les coussins vert-puce d'un compartiment capitonné, humait avec avidité le peu de brise qui lui froilait le cuir chevelu, roulant dans ses doigts crochus une immense cigarette, bourrée comme un canon, et qu'un Titan n'eût pu manier sans difficulté.

Il faisait une chaleur atroce. Des gouttelettes poussiéreuses flagonnaient sur ses gigantesques naseaux comme des stalactites pygmées, ce qui nécessitait l'intervention fréquente du mouchoir frangé que

Bicornard serrait précieusement dans sa sacochette de cuir.

Mais pendant que ses mains rouges saignaient sur sa figure roussie, son esprit fanfreluchait ailleurs. Car Bicornard aimait.

Où, il aimait, non de cet amour pur et idéal qui transforme en eau chaude le mélange le plus réfrigérant, mais de cet amour calculé, intéressé, qui germe actuellement dans les couches sociales avec la même abondance que le champignon des prairies.

A force de tripoter à la Bourse, de se jeter à corps perdu dans les spéculations hasardeuses, Bicornard avait croqué le modeste magot qui lui avaient légué ses ancêtres; la baisse effrayante des actions sur les pains d'épice lui avait porté le coup de grâce.

N'ayant pas le moindre brin d'avoine à se mettre sous la dent, pauvre comme Job, abandonné par ses amis, qui lui tapaient sur l'abandon dans ses jours de prospérité, il avait erré, cherché longtemps avant de découvrir le pot aux roses appelé à combler les vides désastreux faits à son actif. Ce *rara avis* n'était rien autre que la catapultuse fille de maître Polichon, notaire aux Andouillettes. Pas belle Mlle Zéphyrine! avec ses épaules de romadaira et la rangée de double-six qui lui décorait la mâchoire; mais elle était riche, riche à millions. Chez elle, la fortune était en raison directe de la surface. Bicornard le savait mieux que tout autre.

Aussi attendait-on avec impatience aux Andouillettes l'arrivée du train numéro 15 qui devait jeter dans les bras l'un de l'autre les deux futurs déjà liés ensemble par le câble des fiançailles.

La chaleur sévissait toujours, et Bicornard souffrait avec toute l'uniformité du chat qui bougonne.

Que faire ! les rayons du soleil étaient pour lui comme autant d'aiguillons, que des guêpes malencontreuses lui eussent enfoncé dans l'épiderme.

Songez-donc, 40 degrés à l'ombre ! il y avait de quoi transformer en bouillie, la statue de sel la plus résistante. Et pas un filet d'eau dans le gosier, rien pour chasser cette chaleur tropicale, qui transformait en étuve, le moelleux coussin qui le supportait.

Il y avait bien un moyen, un seul, mais... « Ah ! bast ! se dit Bicornard, et pourquoi pas. Je suis seul, loin des regards indiscrets d'un voisin tyrannique et remuant... honni soit qui mal y pense ! »

Ce qui fut ramifié fut fait. Quatorze secondes après, l'uniforme complet de Bicornard, se prêtait à la portière, se balançant dans les airs comme un orfèbre inmaculé, pendant que son maître et seigneur, brisé de fatigue, sommeillait dans un coin, avec des ronflements semblables aux son des trompettes de Jéricho.

Vous dire les fantasmagories merveilleuses, les silhouettes alléchantes qui passèrent devant ses yeux, pendant son assoupissement, est chose au-dessus de mes forces; les contes des *Mille et une nuits*, pourraient seuls vous en donner une idée.

Qu'il me suffise de vous narrer que le nom de Zéphyrine, erra plus d'une fois sur les lèvres du dormeur.

Tout-à-coup, un coup de sifflet, plus retentissant que les autres, fit sauter Bicornard, comme s'il se fut trouvé subitement sous l'influence d'une pincée de dynamite. Son premier regard (Zéphyrine, pardon !) fut pour les vêtements dont il avait fait tout-à-l'heure les tyranniques étreintes.

Hélas ! plus rien ! Veste, gilet, pantalon; la bise n'avait rien respecté, le tout s'était envolé comme une vapeur diaphane, chevauchant sur les ailes de Borée. Pauvre Bicornard ! quelle

Pensée d'Hennette Henri IV :

Chez une femme pauvre, les fautes — celles que le monde déteste — passent pour une conséquence de son état de fortune. Chez une femme de condition moyenne et qui a ses entrées dans le monde, on ne les pardonne pas. Chez une femme riche ou de haut rang, on en jase pendant huit jours, puis on l'oublie et on finit par les regarder comme une chose toute simple. Le mal est grand en proportion qu'on est moins riche.

Pensée de Paquerette :

Lorsque les femmes ont passé l'âge de plaire, elles se font dévotées. Il faut qu'elles comptent bien sur l'indulgence de Dieu pour lui offrir ainsi ce dont les hommes ne veulent plus.

Pensée de Rosita Bébé :

Les femmes sont bien heureuses : Dieu leur a fait la douleur si légère ! La plupart se consolent de la perte du mari, le plus tendrement aimé, avec cette seule réflexion que le deuil leur va très bien.

Pensée de Léoni Matignon :

Toute mère au bal est un notaire déguisé.

L. MASSIN.

Nous recommandons à nos lecteurs et à nos charmantes lectrices les œuvres choisies d'Alexis Bonnet, l'auteur si justement populaire de la Grande Iza, de la Femme du Mort, etc., etc., qui paraissent actuellement à la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, par série, à 75 c. Franco à domicile, avec deux charmants tableaux encadrés, d'une valeur de 50 fr., entièrement gratuits. (Complet en 40 séries).

En vente à la même librairie : Les Chroniques de FOED de Bœuf, de Touchard-Lafosse, formant 43 séries, à 75 c., avec deux tableaux gratuits, et la France illustrée de Malte-Brun, dont 37 séries sont en vente à 75 c. la série.

On peut recevoir au moins deux séries par mois ; pour plus de détails s'adresser à la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon.

PENSEES SUR LES FEMMES

Les absences d'esprit en présence de femmes précèdent les absences de cœur.

Pour une femme recevoir un don, c'est commencer à se donner.

Il faut que la plupart des hommes croient que parler d'amour, c'est le faire, pour expliquer la quantité de bonnes fortunes dont on les entend se vanter.

Je trouve une satire sur les femmes inconvenant en général. Elles ont trop de bon pour qu'on les bagelle. On doit se contenter de les apprécier ainsi : les femmes sont capables de tout.

Le monde dit à la femme : Sois sage si tu veux ; considérée si tu peux, mais sois jolie, il le faut.

Les femmes ont des traditions comme la comédie la Comédie française. La plus galante fait encore l'ingénue ; ne dirait-on pas à la voir épatée que son dixième amant vient de commettre un crime inouï ? Vienne le onzième, autre gaité, et le Ciel s'entrevoit comme s'il venait d'inventer l'amour.

Une femme laide et méchante ne fait l'effet d'un serpent. Non, je me trompe, car le serpent peut changer de peau, tandis que, etc.

Charade

Mon premier est, dit-on, un habitant des cieux. Mon second est un meuble, et des plus précieux : C'est un témoin discret des baisers, des caresses. Que se donnent souvent ceux que Cupidon blesse.

Le cœur de mon tout est une fournaise ; Il enorgueillit la presse lyonnaise.

Marie de MONMARTEL

Mots Carrés

Mon premier, cher lecteur, est ville en

[Italie]

Mon second est un acte du czar de Russie

Qu'il accomplit souvent

Guidé par mon suivant.

Mon quatrième de France est une rivière,

Mon dernier dieu marin est en même temps

[père].

J. ROUETTE

Enigme

C'est sur la vérité que mon pouvoir se fonde,

Sa beauté me chérit et me cherche en tous

[lieux].

Si je n'existais pas, il n'est personne au

[monde].

Qui pût voir à son gré ce qu'il aime le mieux.

Karl AMAN

Kocogriphe

A mon aspect le plus hardi frissonne,

Déplace deux pieds cher lecteur,

Riches attribut de la grandeur

Les rois me portent sur le trône.

SOLUTION

de la Charade du n° 18 : ROCECARDON.

SOLUTION

de l'Enigme du n° 18 : ECHO.

SOLUTION

des Mots carrés du n° 18 :

T E T E
E T A T
T A O N
E T N A

Ont trouvé les trois solutions :

Un jardinier de la place Morand. — Le neveu

du capitaine Boyton. — 118 du cinquième. —

Bloc-Notes. — Jean amoureux de Gladys. — Au-

tonin qui aime Finette. — Un amoureux fou

d'Henriette Chailion. — Le cercle des bons

bois de l'Est. — M. P. — G. P. — A. R. —

L. M. — M. S. — J. G. des dames lyonnaises.

— Paul Haimieux. — Duc Honnot. — 2 sous

l'eau grasse.

Titine Désiré.

Le père Papat, les joyeux Bidard de Tarare ;

Léon aime toujours sa belle Cécile ; don Paez ;

duc Rottin d'Euchval ; Snolass-sed-Enague ; une

demoiselle d'atelier ; Amer Dalord ; D. Casser ;

vicomte O. de Peltz ; Popaul ou cinquième vi-

comte Houty de la Kegemette ; la belle Hé-

lène et Camille, retour de la capitale ; Pamela

s'est pâmée là ; un pavane en chambre ; L. Pé-

pois ; Charlotte la Vadrouille ; J. Rouette ; Crois-

Rame-audit des cœurs vrais de Saint-Genis-La-

val ; M. Apôté ; Paul Stick ; Gégé et son Gu-

gusse ; Félicie et son adjutant-major ; Kik a

vu Coco ; Adèle de l'atelier de couturières rue

Dubois ; un monsieur qui verra dimanche son ex-

pétite méchante ; Joseph qui aime Antoinette ;

un fidèle du Bas-var ; K. K. o. l. y ; un groupe de

paillards qui a soupé des paillasses ; le Kramir

et l'homme de bois de la dame qui vit à Gorge-

de-Loup.

Lami Grenière de Grenoble. — D. Chargées.

— Louis et Amédée avec leurs petites au con-

cert Bellecour. — Valentine et Marie abandon-

nées par A. et D. — Le gros Louis, fougueux

trombone. — Club des Kra-pots déplorés. —

Félix, comte d'Hautville. — Bô du. — Pata-

gon, ami d'Anna de la Terrasse. — Un A. B. —

Bel air au fond.

Ont trouvé l'Enigme :

Le Coq est rond. — Béné bouffe tout. — Jo-

seph, déserteur de la taverne de la Lanterne.

Ont trouvé les Mots carrés :

Emond (pas Dantes). — Boche et son sica-

toire. — Panurge et La Calas.

Bibi et Lolo à Tarare.

Le petit couple est leurs photographies. — V

et son petit ami. — Graveur Litho ko rom pu.

Planett et Félicie.

Un toqué de Joséphine de la Lanterne ; Un

amateur du plateau ; Deux Goums onemnis de la

mère Tableau ; Légit ; L'amoureux de Joséphine

de la Lanterne ; Equi Gèle ; Un trombone à cou-

lisse de la Fanfare lyonnaise ; Un stéphanois ba-

gasse ; Camus ; Trois amis de la rue de l'Hôtel-

de-Ville ; J. R. le petit Zouzou ; La malade ; Chat

mouillé du 99 ; G. Roulé Elodie-va-Voie.

Les Lyonnais qui ont remporté des vestes au

concours de Vienne. — La Marie et la Joséphine

du cours Vitton. — Collisson de Saint-Just. —

Jenny de Saint-Four et le séminariste.

Pierrot le rempart des Brotteaux. — Les mem-

bres du comité des fortifications du 99.

Ont trouvé les mots carrés :

Ont trouvé les Mots carrés :

Rippa G. Rien. — Un grand maître amoureux

d'une modiste de l'avenue ; Ki-ko-la ; Vieuxbête ;

Coupeur loupé à Tarare ; Trois amis de la rue de

l'Hôtel-de-Ville ; Un habitué de l'Assommoir Fal-

quet ; Un amoureux de Valentine (Beaux-Arts) ;

Marguerite et Félicie ; L'nababanna ; Un ama-

teur de belles jambes ; Paul et Léonce les deux

timbrés ; Un ancien favori du 145 ; Un ancien

habitué du 145.

Un bugiste et sa chapetière. — 1 Pi K et i

calicot. — Les Maronites de la place Morand. —

Pierrot et sa belle Germaine. — De la Bresse-

Haunière. — Les abrutis de la Cécilienne. —

Laurent, Claudius, Joseph, Joséphine, Marie,

Anna, un sixain amoureux. — La petite fer-

blantière et Anna et Marie ses intimes. — A

M. amoureux à Saint-Germain au Mont-Or.

Laurent G., jeune farouche de Bellecour.

Paul armé d'amour et la belle Alphonsine.

Marmontaine et son ami Claudius. — Cet

abrutit d'Antoine dit Bel-Gel

La brasserie du Coq noir.

Ont trouvé la CHARADE :

Un roqué de Joséphine de la Lanterne. —

Un amoureux du plateau. — T. O. file, inven-

teur des chaussettes en fil de fer. — 2 Rippa G.

Rien. — Deux goums ennemis de la mère Ta-

bleau. — Un client du vétérinaire. — Un ad-

mirateur du Fanny C... — Bou-Aména de la Fi-

celle. — Un grand maître, amoureux d'une

modiste de l'avenue. — Répétition. — Cognas

Flambrando. — Mon ange. — La nuit triste n° 1.

Ki Ko La. — Les placiers Piperita. — L'in-

time amie de Blaireau. — Vieuxbête. — Un

vieux si p du quai de Bondy. Orang-outang de

Perrache. — Une rêverie du gros Revelain.

L'amoureux de Joséphine de la Lanterne. —

1 F O du cours Vitton. — Equi Gèle. — Un

tronc bonne à coup lisse de la fan phare lion

aise. — Poireau. — Un stéphanois bagasse. —

Camus. — Un entité de la rue Ste-Catherine.

L'insupportable (petit buco) de la fanfare de

Charbonnières. — Chaud 7. — Aux bains vers

Nice. — Félix aux belles formes. — Richelieu.

— Les deux épiciers. — Un amoureux de Va-

lentine Beaux-Arts. — Une comète et son étoile.

J. R. le petit Zouzou. — Marguerite et Félicie

Blake Bouleé Coupasé Rioux. — Le pot de

fleurs qui donne des soufflets. — Un amateur de

belles jambes. — Chat mouillé du 99. — Paul

et Léonce les deux timbrés. — G. Roulé Elodie-

va-Voie. — Un de Margolles, dédaignant les

insultes de la basse classe. — Un ancien favori

du 145. — Un ancien habitué du 145. — Le

vicomte de Magnasté à la Demi-Lune. — Le ba-

ron de Chaffrot.

Tréruil fabricant d'ici cidie lit (sic) en ba-

tons. — Les Lyonnais, qui ont remporté des

vestes au concours de Vienne. — Alexandrine et

un petit chapeau gris. — 1 Pi K et sa valise. —

Calicot au Chat-sureau. — Marguerite et son

ami Joseph 20-100. — Un amoureux de la co-

usine de Paul Haimieux. — Jenny de Saint-Fons

41 une séminariste. — Pierrot dit le Re-fendeur.

— Une victime de Ritzold de la Fagotière. —

La nuit sinistre. — Dide et Nini. — De la Bresse-

Bibi et Lolo à Tarare, hôtel de l'Europe. —

La petite forblantière et Anna et Marie ses intimes.

Quelle veste n° 3. — Paul 4 et sa très

chère Alphonsine. — Le premier piston de la

fanfare de Ventiseux. — Un intime à Michon.

Malice au jeu et mystère. — Alexandre Mar-

et cantinière Marie.

Edmond (pas Dantes). — Un qui n'est pas ad-

ressé de Cécile Châtelin. — Le club nautique de

Lyon. — Paindanson et Kari N E d'Anse au nez.

— Le secrétaire de la société des inséparables

de Lyon. — Béné bouffe tout. — Pierre d'Es-

cogony. — Jacques d'Anagny. — Berthe Pi-

gneau et son vieux singe. — Un larré du Con-

servatoire de la ville de Braille. — Un dromadaire

du quai de Retz. — Camille le prussien. — Un

pigeon de Berthe Pigneau. — Panurge et La

Calas.

Haunière. — Les abrutis de la Cécilienne. — Un

groupe d'amateurs de la musique de la place

Morand. — Les filles d'un restaurant de la place

Morand. — Les quatre viagers du père Papat.

— Brand La-Ly-Natsky du 99.

Le petit couple et leurs photographies. —

Tanbaïan. — V et son petit ami. — Les habi-

tés de la Californie de Cerdon (Ain). — Bour-

bon dit le Bey. — Graveur Litho ko rom pu.

Slo ve my prend. — Planett et Félicie. —

Trois langues de vipère. — Une pipelotte et ses

filles de la rue Pizay. — Le chat de la mère Zizi.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, le 14 août 1881.

La réponse des primes a été marquée par une nouvelle progression des cours des valeurs qui attirent, depuis quelque temps, d'une façon toute spéciale, l'attention de la spéculation. Les vendeurs de primes ont vu leurs positions débordées et se sont trouvés dans la nécessité de se couvrir par des achats de ferme ; leurs opérations ont largement contribué à donner à la hausse une nouvelle impulsion.

Le marché de nos fonds publics est toujours très peu animé, le 3 0/0 est sans affaires à 86.20 ; l'amortissable à 87.60 et le 5 0/0 à 118.15. La spéculation, qui aime les vives émotions se porte de préférence sur les valeurs qui donnent lieu à de plus larges fluctuations, soit en hausse, soit en baisse.

La Banque Nationale est recherchée à 715, les bénéfices déjà réalisés par cette Société permettent d'assurer que l'exercice en cours ne sera pas moins fructueux que son devancier. Les Bons de l'Assurance financière sont demandés de 300 à 305.

Chemins de fer français et étrangers très fermes ; valeurs industrielles également bien tenues, surtout l'action Suez. En banque, le Crédit foncier luxembourgeois se négocie à 625. Le Petit journal est recherché de 910 à 920. La direction générale des contributions indirectes vient d'adresser à ses agents une circulaire qui confirme la nouvelle de l'abolition de la surtaxe de 20.80 par 100 kilos dont était passible ce papier employé à l'impression des journaux politiques. Cette abolition constitue pour la Société du Petit journal une très importante économie.

J. RICHARD.

PETITE CORRESPONDANCE

Snolass-sed-Enague. — Envoyez, merci.

Quatre amateurs de ballons anglais. — C. H. J. C. L. G., amis d'Anna, Joséphine et Ma-

rie. — Laurent G., Claudius H., Joseph C., un

trio d'étourdis. — Paul sculpteur amoureux.

— Un morceau du voile de la Marie de Fouilly-

les-Oies. — Une éprise de L. G. — Trois tri-

coteuses pour rire. — Joséphine et son héritier.

— Un petit marmion de 22 ans qui aime Ma-

rie. — L. G. P. A. F. C., maraudeurs du

prunes.

Gelsky. Publiions, préférons un autre

genre. — Un D. C. V. Continuez. — Jack. Merci.

Café de la Calabre. Publiions. — J. Rich-

mond. Envoyez, merci. — J. P. A. (Lure). —

Merçi. Publiions. — Un